

19 Mai 1924.

30

BERAUD-FOUQUIER-SARCEY

La querelle Gide Béraud est beaucoup plus grave qu'il apparait au premier abord.

Les personnalités de Gide, de Claudel, Suarès et Béraud n'ont ici que peu d'importance.

Ce sont, dirai-je, des symboles.

Il y a trente ans les mêmes adversaires se retrouvaient face à face. C'étaient d'une part Francisque Sarcey, Henry Fouquier ; d'autre part Villiers de l'Isle Adam, Verlaine, Léon Bloy, Rimbaud, Laforgue, tous ceux dont rigolaient les bourgeois d'alors.

Le résultat, ici encore, sera le même. Succès, grand succès immédiat d'un Béraud (applaudissements de la foule) mais triomphe de courte durée.

Béraud reproche à Gide son influence pernicieuse. Il est exact que Gide a une réelle influence sur la jeunesse intellectuelle. C'est qu'il a une personnalité et une doctrine. Je ne pense pas qu'il en soit de même pour Béraud.

Certainement, on peut s'inquiéter de l'influence de cette philosophie perpétuellement inquiète, à la recherche toujours d'une base et d'un absolu qu'elle ne trouve jamais et éprouvant dans cette recherche et dans l'impossibilité d'arriver à une croyance, comme une sorte de joie douloureuse.

Mais ceci, c'est la grande inquiétude humaine, la recherche éternelle du but et de la vérité. M. Béraud est-il plus humain ? J'en doute. Je comprends davantage, sans les accepter, les arguments d'un Massis, qui lui, oppose doctrine à doctrine. Car nous voudrions connaître exactement ce que désire M. Béraud, ce qu'il met en face des doctrines qu'il combat, quel est le sens exact de l'humain qu'il propose.

Cette querelle, qui n'était au début qu'une histoire de propagande, est maintenant tout à fait sortie de son cadre et certains qui auraient pu être les amis du pamphlétaire sont devenus ses adversaires.

Il y a aussi la question du journalisme.

Nous sommes tous d'accord pour reconnaître la valeur d'un écrit, qu'il soit imprimé dans une revue ou un journal. Certains articles de journaux sont pleins de pensée et de style. Mais ceci est jouer sur les mots.

Tout est dans la qualité de l'œuvre et de l'homme.

Si l'on parle tant de journalisme, c'est à cause de la grande influence du journal à gros tirage.

Il ne s'agit, ni d'attaquer de parti pris le journalisme, ni de défendre ses erreurs.

Si Fouquier railla Verlaine, si Francisque Sarcey défendit féroce la basse production de son temps se gaussant des purs artistes, un Jean Lorrain rendait hommage à ceux-là même qui étaient tournés en ridicule et voués aux gémonies.

Il n'y a pas si longtemps, Apollinaire et Salmon réalisaient au grand public de nobles et purs poètes.

Mais il y a un Vautel dont l'influence est considérable. Certains haussent les épaules et disent : Qu'importe ! songeant au petit nombre des élus.

Dans la grande foule, dans le peuple des usines et des ateliers, combien d'hommes ne demandent qu'à savoir, à s'émouvoir devant la beauté. Mais on ne leur a jamais parlé de cette Beauté. Et ce n'est pas M. Vautel qui leur en parlera.

C'est pourquoi l'attitude d'un Béraud attaquant inconsidérément tout ce qui s'élève au-dessus de l'étage commun, est criminelle, car pour le journalisme, il ne s'agit plus d'une élite à convaincre, mais de la grande foule à éduquer.

Qu'il y ait des snobs imbéciles, sans aucun doute. Mais ceci ne justifie pas les attaques injustes contre les quelques grands écrivains que possède notre pays. Certes, l'esprit de ces écrivains n'est pas public, et ils ne sont connus et goûtés encore que de quelques-uns.

Aussi ceux qui les attaquent, savent, fort bien avoir derrière eux la grande foule.

Faut-il faire du journalisme ? Le journalisme est-il une forme de la littérature ? Son influence sur les écrivains et les poètes qui exercent cette profession est-elle salutaire ?

Autant de cas différents, autant de réponses différentes. Tout dépend du tempérament de l'écrivain.

Les écrits d'un Paul-Louis Courier, d'un Veuillot, sont

de la littérature, et de la meilleure. Mais on ne conçoit guère Mallarmé dans l'obligation d'écrire 200 lignes de copie sur une question économique au moment de composer *L'Après-midi d'un faune*.

Dans ce dernier cas, je suis de l'avis de Renan demandant pour les écrivains et les poètes, quand ils ne peuvent vivre absolument de leur art, une profession qui n'oblige pas à penser et non susceptible de détourner de la réalisation de l'œuvre : Spinosa polissant des verres de lunettes.

Mais encore une fois il ne peut y avoir de règle absolue. La personnalité de l'écrivain seule est la grande maîtresse.

Avant d'être homme de lettres ou journaliste, l'écrivain doit être un homme.

Paul HUSSON.

Réponse après la Réponse

Paris Journal - Vendredi 2 Mai 24

Le vendredi 25 avril j'ai, toute la journée, attendu les témoins de M. Jacques Rivière. Au soleil couchant, je guettais encore leur venue. En vain. Cependant j'avais, pour les recevoir, dans le délai d'usage, retardé un voyage fort pressant.

Mille « gones » de Lyon m'attendaient. Ce sont des amateurs de bon vin et de vieux refrains, qui se nomment les Amis de la Chanson. Ils donnent, chaque printemps, une fête. Cette année, je la présidais et je chantais et trinquais avec ces hommes sages, joyeux et solides.

On conçoit que je ne pouvais davantage différer. Mon article : *Réponse avant la lettre* parut le vendredi matin. J'ai attendu jusqu'au vendredi soir les amis de M. Rivière. Personne ;

Silence morne, voix de Dieu...

Cependant je ne voulais point partir sans que tout le nécessaire fût fait. Craignant que les envoyés de M. Rivière ne vinssent en mon absence, j'avais pris de minutieuses précautions pour qu'ils trouvassent sous mon toit un accueil convenable et pour qu'ensuite les choses allassent selon les règles de l'honneur.

Je vais paraître naïf. Ma foi, tant pis ! L'idée ne me venait pas à l'esprit que le directeur de la N. R. F. pût se laisser « adresser publiquement des menaces de violence a posteriori (1) », sans recourir aussitôt à l'unique réponse que peut faire à cela un homme un peu fier.

Démodé et provincial, je suis ! Mais je crois encore qu'une menace est, en matière d'offenses, plus cruelle qu'un soufflet. Je crois surtout que la main qui tient une plume ne doit point, lorsqu'il le faut, refuser de saisir l'épée. Ce que j'écrivais de M. Jacques Rivière n'avait peut-être point d'autre sens. La plupart de nos confrères l'auraient compris de la sorte.

Je me disposais donc à contenter l'honneur de mon adversaire. Il faut croire que M. Rivière ne se soucie point de ces gothiques préjugés. Tandis que j'attendais ses amis, il écrivait aux journaux. Et il m'écrivait, en même temps, par le truchement des journaux. Voici sa lettre :

Paris, le 25 avril 1924.

Monsieur,
Encore un point sur lequel on vous a mal renseigné. Je viens à mon bureau de la rue de Grenelle, tous les après-midi, sauf le samedi et le dimanche.

Je reçois officiellement le vendredi de 4 heures à 6 heures, comme l'annonce d'ailleurs la couverture de la N. R. F.

Mais si le voyage de la rue de Grenelle vous paraît trop long, vous pourrez me rencontrer paisiblement au théâtre, où j'irai souvent pendant le mois de mai.

L'Intransigeant du 27 avril.

Pour peu que vous y teniez, je n'ai vous tenir au courant un ou deux jours à l'avance, de mes intentions sortie.

Par cette lettre, M. Rivière me fait savoir qu'il m'attend d'un derrière ferme. On le peut botter chaque jour et même, officiellement, une fois par semaine. Au surplus, M. le Directeur pousse la complaisance jusqu'à se déplacer. Au besoin, il rendrait à domicile. Je n'ose le lui demander. A tout prendre, la solution du théâtre me semble la meilleure.

Or, une politesse en vaut une autre. M. Rivière n'aura nul besoin de me savoir son emploi du temps durant le mois de mai. Ses théâtres seront les miens, forcément, puisque, chaque soir, par devoir professionnel, j'assiste aux répétitions générales. Enfin, puisque M. Rivière veut bien faciliter ma tâche, il mettra le cœur à ses bontés en se faisant connaître. Je n'ai jamais vu, et ce doit être le cas de tous les habitués des théâtres. Ceux-ci me connaissent ; ils se feront un plaisir de me présenter M. Jacques Rivière et, s'il le faut, de nous présenter l'un à l'autre. M. Rivière devra seulement s'abstenir de m'écrire pour ce service, MM. de Flers et Veber. Tous les autres, je crois, se feront amis, comme je suis le leur.

Mais, peut-être, M. Rivière trouvera comme moi-même, que ce seraient là des coups de cérémonies et trop de pompes pour un simple coup de pied au cul. Peut-être en viendra-t-il à choisir la meilleure façon de clore cet incident, dont le burlesque m'échappe à personne. Je n'ai point de conseils à lui donner. Mais, à sa place, j'aimerais mieux jouer Jodelet que Jocrisse.

Henri Béraud.

P.S. — L'Intransigeant a fait suivre votre lettre de M. Rivière des commentaires que voici :

« Dans la lettre d'envoi aux journaux qui accompagne ce document, M. Jacques Rivière explique qu'aucune menace de M. Henri Béraud ne lui a jamais été transmise. Il est, par conséquent, inexact que craignant un effet de ces menaces, il n'ait mis plus le nez dans son bureau de la rue de Grenelle. »

J'en demande pardon aux Treize. Il est très exact que M. Rivière fut avisé de mes intentions ; il le sait, d'autres le savent. On ne m'obligera point à faire ici usage de conversations privées. Cela n'est ni dans mes goûts, ni dans mes habitudes. Je me contente de maintenir mes affirmations. Cela n'a d'ailleurs plus aucune importance, puisque M. Rivière a changé d'avis et pris un autre parti.

H. B.